

TOUTE REVOLUTION RECELE DES AMBIGUÏTES
POLÉMIQUE Retour sur le film « L'Anglaise et le Duc », d'Éric Rohmer

Emmanuel LE ROY LADURIE
FIGARO - DEBATS ET OPINIONS
17/09/2001

Tout a été dit dans Le Figaro et ailleurs sur l'excellence du film d'Eric Rohmer *L'Anglaise et le Duc*. Il n'est donc pas nécessaire d'y revenir. Il me semble plus indiqué d'inscrire cette remarquable Anglaise dans une vue cavalière assez générale, à la Jean-Baptiste Marot, relative à la Grande Révolution, pardonnez les majuscules ; relative aussi, pourquoi pas, aux fastes désuets de notre Ancien Régime dont l'actrice Lucy Russell, en la personne de Lady Grace Elliott, est une incarnation très séduisante. Notre cinéaste a pris en charge, de préférence, les côtés noirs (ou rouges ?) du formidable Evénement que l'on sait, celui-ci ayant marqué, quelquefois flétri, l'extrême fin du XVIII^e siècle. Cette grande lueur à l'Ouest, fuligineuse à ses moments perdus : simples peurs, bassesses, guillotine, sans-culotterie agressive... Rohmer, de ce simple fait, a laissé sur le bord du chemin les caractéristiques positives de l'immense phénomène décennal, et plus que décennal : 1789-1799, voire 1789-1815 ; ces aspects positifs, ou même globalement positifs (l'horrible expression !) qu'à certains égards, on est bien obligé de reconnaître en compagnie d'historiens compétents qui n'étaient pas tous a priori des falsificateurs du passé. Qu'on songe par exemple à Georges Lefebvre et à son immortelle *Grande Peur*, dont le titre du reste est fort significatif par rapport à notre Anglaise et à son duc.

Le plus simple dans cette affaire, pour quiconque n'est pas spécialiste quant à 1789, est d'exhumer pour la circonstance les thèses déjà anciennes d'un penseur italien trop oublié, Guglielmo Ferrero, dans son livre intitulé *Pouvoir, les génies invisibles de la cité*¹. Au gré de cet auteur péninsulaire, antifasciste de droite et bilingue franco-toscan, la Révolution française et aussi la Révolution anglaise (1640-1689), et puis l'immense perturbation allemande (1918-1945), italienne, espagnole ou russe (à partir de 1917-1920...) bref, ces divers et prodigieux séismes politiques fonctionnent ou dysfonctionnent comme autant de transitions, de phases longues et intermédiaires entre l'Ancien Régime bon chic bon genre, et d'autre part la démocratie solidement installée des XIX^e siècle finissant, XX^e et XXI^e siècles. En ce qui concerne l'Hexagone, il s'agirait de nos III^e, IV^e et V^e République de 1870 à nos jours. (En ce qui concerne la toute première République, celle de 1792, le film en question dit bien ce qu'il faut en penser, qui n'est pas toujours très favorable). Des transitions très difficiles, donc, firent passer la France d'une légitimité à une autre ; autrement dit, d'un système héréditaire et aristocratique (le royaume classique des Bourbons) jusqu'à des structures basées sur le suffrage universel dont nous sommes depuis pas mal de temps les heureux bénéficiaires. S'agissant de l'initiale Entité, celle de la « douceur de vivre » du premier Louis XVI quand ce monarque jouissait encore d'un pouvoir absolutiste, elle est représentée avec élégance dans le film grâce à la pertinente Elliot, alias Russell, et mieux encore grâce au rondouillard et bienveillant Jean-Claude Dreyfus, devenu Philippe d'Orléans (1747-1793), qui fut surnommé « Égalité » vers la fin de sa vie. Le susdit Philippe met en musique, sur le mode aigret, la vieille doctrine libérale, chère au lignage des Orléans, inaugurée jadis par la Régence (1715-

¹ Guglielmo Ferrero, *Les Génies invisibles de la cité*, traduction française, Livre de poche, 1988.

1723) telle que la développera ensuite le roi Louis-Philippe, rejeton de Philippe-Egalité, que la Révolution de 1830 portera directement sur le trône.

Le problème, c'est qu'entre les deux légitimités, celle de « Louis Capet » brusquement interrompue le 21 janvier 1793, au vu et au su de Grace Elliott, et celle de la République française mise en place pour une longue durée le 4 septembre 1870, dans « l'entre-deux » donc (1793-1870), s'intercalent neuf décennies d'années plus ou moins folles, meublées plus souvent qu'à leur tour par le « N'importe quoi », et caractérisées à diverses reprises par la Peur. On pense à ces deux rivières topiques, proches de la ville nordiste de Mons, qui s'appellent en effet la Haine et la Trouille : les peurs, sont Erinyes centrales dans le film d'Eric Rohmer. Effectivement, en 1792-1793, la population ne se sent point obligée d'obéir à des autorités politiques en devenir, car elle ne les tient pas encore pour légitimes. Les Jacobins au pouvoir décident, par conséquent, d'inculquer de force l'obéissance à leurs sujets en usant de l'effroi et plus précisément de la terreur sur laquelle s'attarde comme à plaisir la caméra, tournée vers Russell et vers Dreyfus. Ce ne sont que brutalités surtout verbales, perquisitions, patrouilles, tribunaux arbitraires, prisons.

La Révolution française invente simultanément, de la sorte, Tout et le contraire de Tout. Elle accouche de notre modernité républicaine, celle-là même que symboliseront plus tard les noms respectés de Gambetta, Jaurès, Blum. Mais, d'un même mouvement, la Révolution engendre le pire à côté du meilleur : le ventre est encore fécond dont sont sortis Marat, Robespierre, Saint-Just... En attendant Lénine, Staline et Trotski, le second de ces personnages ayant jugé bon d'assassiner le troisième, et cela dans le style de Robespierre liquidant Hébert et le Père Duchêne.

Quant au restant de cette longue période de l'entre-deux (1793-1870) elle a produit tantôt des systèmes de gouvernement assez bénins (Louis XVIII, la deuxième République), tantôt des configurations autoritaires, délirantes à la Napoléon 1^{er}, ou momentanées à la Napoléon III au temps du second Empire (mais seulement jusqu'en 1860). La police politique et la peur, ces sœurs jumelles...

Au surplus, l'ambiguïté même de la Révolution dont Rohmer a surtout montré la face négative, n'est-elle pas commune à d'autres périodes, fussent-elles récentes ? Est-il plus bel événement que la libération du territoire de notre pays en 1944 ? Mais on n'oublie pas pour autant, à la veille ou au fil de ce merveilleux été libérateur, les femmes tondues, les dix mille exécutions sommaires. Madame Elliott, pour sa part, ne fut pas tondu, ni passée par les armes, même pas décapitée. Elle n'eut droit qu'au triste spectacle de la tête et des viscères de la princesse de Lamballe, brandies sous ses yeux au bout d'une pique par quelques patriotes en furie... La Révolution française est matricielle, ambivalente : lumières et ténèbres mêlées. Elle est moderne et même postmoderne. Mais Rohmer nous rappelle qu'elle s'est souillée, par ailleurs, de quelques taches de sang que toute l'eau de la mer serait bien en peine d'effacer.